

P O L A R

Kishwar Desai



Témoign
de
la nuit

 *l'aube*

Extrait de la publication

TÉMOIN DE LA NUIT

Collection *L'Aube noire*
dirigée par Manon Viard

Titre original : *Witness the Night*

© Kishwar Desai, 2010

© Éditions de l'Aube, 2013,
pour la traduction française
www.editionsdelaube.com

ISBN 978-2-8159-0875-7

Kishwar Desai

Témoïn de la nuit

roman traduit de l'anglais par Benoîte Dauvergne

éditions de l'aube

Du même auteur :

Les origines de l'amour, à paraître

La mer d'innocence, à paraître

*À Meghnad,
l'artisan de notre merveilleuse vie ensemble*

Chapitre 1

09.09.2007

Vous m'avez demandé d'écrire mes pensées. Mais il y a trop de questions qui se bousculent dans ma tête, trop de craintes. Il faudrait d'abord que je me débarrasse de toutes ces inquiétudes, et alors seulement j'arriverais de nouveau à penser. Vous ne pouvez pas comprendre combien c'est douloureux. Personne ne le peut.

Comment échapper à la tyrannie de nos rêves ? Aux empreintes qui ne cessent de nous ramener vers cette maison pleine de fantômes, où chaque fenêtre est occupée par un visage aux yeux fixes, autrefois connu et aimé ? Maintenant, les yeux sont sanglants, les lèvres grises, les mains ballantes, les corps flasques mais languissants. Ils sont tous silencieux. La tristesse fait suinter de leurs cœurs une bile épaisse, qui leur remonte dans la gorge et les empêche de parler. Leurs cheveux clairs et indistincts ressemblent à des algues, vertes et filandreuses, flottant dans l'air. Et pourtant, tout autour de leurs corps affaissés plane l'odeur écarlate du meurtre encore frais, la viande à leurs pieds vient d'être déchiquetée pour les chiens, qui se comportent étrangement et n'aboient jamais. Ils ne flairent même pas la viande. Savent-ils à qui elle appartient ? Comment peuvent-ils le deviner ? La chair humaine a-t-elle un goût différent ? L'ADN des animaux renferme-t-il une certaine loyauté qui leur permet de faire la distinction ? Plus rien ne semble normal dans

la maison, car une autre odeur se répand et monte maintenant, celle de la chair brûlée. La maison est un ghat¹ de crémation, et les fleurs n'ont pas encore été cueillies... les fleurs, car c'est comme ça qu'on appelle les os une fois incinérés : on dit qu'ils se transforment en fleurs blanches.

À présent, chaque visage à sa fenêtre, caressé par mes mains et embrassé par mes lèvres, va disparaître sous forme de fleurs blanches dans une urne en terre et se noyer dans le Gange. Les bouillons des eaux denses et impitoyables vont monter et saisir les urnes de leurs doigts avides, les engloutir d'un coup sec, les arracher à mes mains impuissantes. Je dirai treize prières pour chacune d'elles, marmonnerai treize fois ce que l'on m'a dit de dire.

Je contemple la maison qui tangué dans le vent...

Il pleut, j'adore la pluie. Pendant que la nuit resserre son étreinte autour de moi, je reste parfaitement immobile dans le jardin et laisse les gouttes me transpercer la peau. Je veux qu'elles me touchent partout, que mes larmes se mêlent à l'averse régulière pour ne plus pouvoir les distinguer des gouttes de pluie. Je veux tout absorber en moi, la pluie, les nuages, le vent, je veux que ces gouttelettes qui tombent par milliers me frappent jusqu'à m'abrutir, qu'elles aveuglent mes yeux levés vers le vaste ciel pour que je ne puisse plus voir la maison ni ces visages à la tendresse implacable derrière leurs fenêtres. Si je pouvais m'échapper, je le ferais, mais où aller ?

Je tourne le dos à la maison pour courir vers la route, monter dans un rickshaw², rouler jusqu'à la gare et prendre un train pour Delhi, comme on m'a dit de le faire. Mais quelque chose me retient. Est-ce le sang qui se fige sur les marches en marbre

1. Escaliers aux larges marches de pierre qui permettent de descendre dans les fleuves en Inde. Ceux de Manikarma à Bénarès, le long du Gange, sont spécialisés dans les crémations. [Toutes les notes sont de la traductrice.]

2. Véhicule léger tiré par une bicyclette faisant office de taxi.

blanc ? Je fais demi-tour et, frissonnant sous la pluie froide, j'essaie d'effacer mes empreintes dans l'eau, mais le sang s'écoule toujours de la maison et les empreintes se reforment, parfaites et reconnaissables. Je finis par m'éloigner, car je prends lentement conscience que la maison sombre qui se dresse devant moi d'un air menaçant est éternelle, comme si elle avait été créée en même temps que la Terre, pour l'éternité. Et à chaque fenêtre, que j'ai laissée ouverte, pour que l'odeur de la chair et des os brûlés puissent se dissiper, continueront à me contempler ces visages doux aux regards vides. Tous treize ne cesseront de m'appeler de leurs yeux alanguis, les doigts écartés, figés par la rigidité inflexible de la mort.

J'ai fini par le faire. Je me suis enfuie pour de bon. Pas très loin, cependant. Il m'a suffi de traverser la route : il m'attendait là. Je pleurais toujours et essuyais sans arrêt le sang resté sur mes mains. Il avait dit que nous partirions à Delhi pour y commencer une nouvelle vie. Mais là, sous son parapluie, il m'a expliqué que nous ne pouvions pas y aller immédiatement car nous avions besoin d'argent. Alors il m'a dit ce que je devais faire. J'allais retourner à la maison et quand on me trouverait, il faudrait que je pleure, exactement comme maintenant, et que je dise que je dormais dans ma chambre, car j'étais souffrante. Puis l'odeur de chair brûlée m'avait réveillée, et en sortant de ma chambre, j'avais découvert tous ces corps, les uns après les autres. J'avais eu une crise de nerfs et m'étais mise à hurler, et puis quelqu'un m'avait agressée. Je n'avais pas vu l'homme : il était vêtu de noir et portait un masque. Les domestiques étaient tous en congé. Je ne savais pas quoi faire. J'avais été prise de vertiges, et malgré mes appels à l'aide, personne ne m'avait entendue à cause de la pluie et de l'heure très tardive.

Ensuite, nous sommes repartis ensemble vers la maison et à l'intérieur, il m'a giflée parce que je pleurais trop et puis il m'a attaché les mains et m'a dit de tirer sur les liens pour qu'ils laissent des marques sur mes bras. Il fallait leur faire croire que quelqu'un

avait essayé de me blesser et m'avait attachée. Même si nous étions entourés de sang et de chair brûlée, il a remonté ma tunique et serré mes seins dans ses mains, et puis il m'a emmenée dans ma chambre, m'a enlevé mon salwar¹ et poussée sur le lit. J'avais la nausée et je refusais de lui obéir, mais il a dit qu'il devait me faire ça pour rendre notre histoire plus crédible. J'ai écouté cette voix raisonnable, si familière, et je me suis laissée envahir par le contact de ses mains et de sa bouche.

J'ouvre brusquement les yeux et fixe mon regard sur le plafond. Je tourne la tête vers le réveil – trois heures du matin. Le passage d'une voiture éclaire la pièce. La ville est calme, comme seul Jullundur peut l'être. Après toutes ces années de terrorisme, ce ne sont plus les explosions qui éclairent la nuit, mais les phares des voitures. Je tends la main pour attraper une cigarette. Nombreux sont les plaisirs d'une chambre à soi. On peut péter au lit et fumer sans demander : « Je peux ? » Je tourne la tête vers l'autre côté du lit aux draps de chintz et imagine le Dernier Jules affalé à côté de moi. Chevelu, gros, riche. Toujours mieux que chauve, maigre et pauvre. Mais son attachement pour sa « Mummyji » est insupportable.

Drôle de truc que ce cordon ombilical. Si vous êtes une fille, on se dépêche de le couper. Mais si vous êtes un garçon, les seins de Mummyji vous abreuvent de leur meilleur nectar. Jules frétillait de plaisir sous le regard de Mummyji, tandis que les millions s'amoncelaient grâce à ses actions. La fortune du fils de Mummyji grossissait de jour en jour, les solitaires à ses doigts brillaient de mille feux, alors qu'est-ce qu'elle aurait bien pu faire d'une belle-fille à la peau foncée vêtue de saris en coton ? J'ai soufflé doucement ma fumée de cigarette sur Jules et il s'est envolé.

1. La tenue traditionnelle indienne est composée d'un pantalon (*salwar*) et d'une longue tunique (*kameez*).

J'entends encore le ton choqué de Mummyji et le tintement indigné de ses solitaires : « Simran, vous êtes une femme sikh¹, une Punjabi², comment pouvez-vous fumer ? »

Je m'installe plus confortablement sur le lit et profite de la place laissée par Jules. La chambre de la maison d'hôtes de la police du Punjab sent la cigarette. Il paraît qu'une fois que la fumée entre dans les conduits de climatisation, elle continue à y circuler pendant des années. Un peu comme mon trouble obsessionnel compulsif : impossible d'effacer les détails qui s'introduisent dans ma mémoire.

Ils défilent sans cesse. Comme la fumée, ils s'infiltrent dans mon cerveau. La fille. La maison d'arrêt. Ma théorie, à la fois une hypothèse et un cauchemar. Le scénario que j'examine sous toutes les coutures depuis trois mois. La seule chose qui m'inquiète, c'est mon incapacité à assembler les pièces du puzzle. Est-ce qu'il y avait un homme, un étranger ? La fille le nie, mais elle a manifestement été violée. Ou bien s'agissait-il d'un meurtre par légitime défense ? Est-ce qu'elle a vraiment tué quelqu'un ? Est-ce que son frère ou son père ont essayé de l'agresser sexuellement ? Quand on l'a trouvée, son corps était tellement couvert de blessures et de sang – le sien, mais aussi celui de treize autres personnes – qu'il a été difficile de comprendre ce qui s'était passé. Et puis elle pouvait à peine parler. Elle a passé trois mois à l'hôpital et vient d'être transférée dans une pièce à proximité de la prison, où elle restera pendant sa garde à vue.

Je suis inquiète. Mon instinct me dit que les preuves sont trop évidentes. Je sais par expérience qu'il faut redéfinir les limites de l'enquête, repousser les murs qui nous bloquent. Travailleuse sociale de métier, mais non salariée (on m'appelle vulgairement « la dame qui travaille pour rien ») et un brin psychiatre, j'ai été choquée de trouver cette

1. Adeptes du sikhisme, l'une des quatre grandes religions de l'Inde.
2. Habitante du Punjab, un État du nord de l'Inde.

pauvre orpheline de quatorze ans traumatisée. Pendant les vingt-cinq années de ma pauvre carrière, je n'ai jamais vu de regard plus triste. En parcourant mes notes, je lis que chaque membre de sa famille a été empoisonné et qu'on a poignardé certaines victimes. Puisqu'on n'a trouvé ni preuves ni empreintes supplémentaires, elle est la principale suspecte et fait l'objet d'une enquête. Une fois que la police aura terminé ses recherches, le jugement ne sera pas prononcé dans la foulée bien sûr, car en Inde, il faut souvent attendre une vingtaine d'années avant qu'une affaire passe devant le tribunal. Au moment du verdict, elle aura trente-quatre ans, ne sera sans doute pas concernée par toutes les réformes votées entretemps, et si ce n'est déjà le cas, elle sera une meurtrière.

J'allume une autre cigarette. Merde, une coupure d'électricité. Pourquoi donc se fatiguer à vivre dans ce pays corrompu ? Celui qui ne paye pas ses impôts se fait baiser et une fois qu'on les a élus, on ne peut plus rien faire à ces foutus ministres qui vivent dans des palais tout illuminés, alors que le reste de la population passe son temps à grappiller la moindre étincelle de lumière. Le souvenir d'un mariage récent me revient, aussi lumineux qu'un film en Technicolor : la fille de la meilleure amie de ma mère épousait le fils d'un ministre d'État. Le lieu du mariage rayonnait comme s'il devait servir de point de repère à un vaisseau spatial de la NASA en chemin vers la Terre. Les deux millions de roupies qu'avait coûtés la location de groupes électrogènes pour éclairer les divers hôtels et résidences auraient suffi à illuminer plusieurs centaines de maisons ordinaires pendant au moins quelques années. Ma mère était émue aux larmes – de bonheur bien sûr – en voyant la fille de son amie offerte à sa belle-famille sous le feu des projecteurs. Selon elle, quand on avait les moyens, il ne fallait surtout pas le cacher. Sa famille avait toujours respecté cette vieille tradition punjabi.

Je cherche une bougie à tâtons et reprends mes notes sur « l'affaire ». Des gouttes de sueur coulent le long de mon dos. Il paraît évident que personne n'était très attaché à Durga. Sans ce gros héritage, « l'affaire » n'aurait sans doute pas autant mobilisé l'attention des médias. Peut-être que tout ce tapage va au moins forcer les autorités à prendre une décision rapide ?

Je sais ce qui me met mal à l'aise. C'est le risque d'accepter les explications les plus évidentes et les plus simples. Nous faisons parfois ce choix et je ne cesse de le regretter. Il suffit d'en avoir assez, d'être épuisé, il suffit que le soi-disant criminel refuse de coopérer, que la famille de la victime se montre beaucoup plus rigide et exigeante. Ou influente et exigeante. Oui, le système judiciaire baisse souvent les bras, et c'est la mauvaise personne qui finit par être condamnée. Enfin, si condamnation il y a.

Évidemment, ces procès très médiatisés suscitent toutes sortes de manifestations silencieuses et un journalisme engagé. Ce qui n'arrange rien, car ces mouvements de masse font pression sur les tribunaux et influencent leurs décisions. C'est le règne de la démocratie : on peut même voter pour une pendaison de nos jours.

Heureusement, j'ai eu la bonne idée de changer de cap il y a longtemps, alors que je me préparais à devenir avocate. J'ai choisi une profession beaucoup plus complexe mais indépendante, dans l'espoir d'aider ceux qui ont quitté le droit chemin. Je sais que ça peut sembler très vaniteux ; mais croyez-moi, la suffisance est le principal attribut des travailleurs sociaux en Inde, surtout s'ils ont choisi comme moi de travailler à leur compte et de rester le plus loin possible de toute influence gouvernementale. Car je peux ainsi me permettre de railler les rouages d'une administration sans cervelle tout en continuant vertueusement à essayer d'améliorer les choses. Par chance, comme le gouvernement n'a pas

le temps, ni l'envie, de réfléchir aux questions de protection sociale, je peux continuer à porter mon auréole de vertu avec panache. Ma tribu irréprochable défend les droits de millions de gens opprimés, sans voix, sans visage, sans nom et bien souvent innocents. Alors ne peut-on me pardonner cette minute d'autosatisfaction après tant d'années passées auprès des exclus et des désespérés ?

Bien sûr, j'ai peut-être tout à fait tort de penser que j'ai aidé qui que ce soit. Mais cette idée me permet de poursuivre ma route jusqu'à ce que j'atteigne un nouveau coin perdu et aide une personne qu'on a écrasée à se relever. Pourquoi est-ce que je fais ça ? Par pure obstination. Ou bien, comme dirait ma mère, parce que j'ai choisi exprès un métier à faire blêmir – et fuir – la plupart des célibataires (à moins que ce soient des criminels ou des pervers).

Je préfère la difficulté. Quand je crois déceler une erreur judiciaire, je m'introduis dans le système, je rencontre chaque personne, n'en représente aucune et essaie de découvrir la vérité. Je ne sais jamais si mes efforts vont payer. Parfois, quelqu'un avoue ou me met sur une piste. Curieusement, la communauté criminelle me fait souvent confiance parce que j'ai l'air d'une vraie excentrique, avec mon hindi¹ de couvent et mes cheveux frisés bien coiffés. Je parais tellement éloignée de l'univers des affaires louches, de la drogue, des poignards et des sanctions qu'ils savent que je ne peux pas être une avocate véreuse ni une combinarde : de mon énorme *bindi*² rouge à mes sandales de cuir, je suis juste une travailleuse sociale impuissante. Quand je leur dis que je veux les voir libres et vivre dans un monde juste, ils savent que je suis sincère, car je n'hésite pas à brandir mon idéalisme comme une arme capable de tuer tous les démons.

1. Langue officielle de l'Union indienne, d'origine indo-aryenne de l'Inde du Nord.

2. Marque portée sur le front par les hindous.

Parfois, ils commencent à croire, comme moi, que la rédemption est possible (l'école religieuse que j'ai fréquentée m'a transmis sa vision optimiste de la culpabilité, de la confession, de la rédemption).

En fait, j'ai vu trop de criminels être « redressés » puis retrouver leurs anciens lieux de prédilection et reprendre le cycle familial « maison-prison-maison », jusqu'à ce que la réalité soit complètement déformée. Dans de nombreux cas, il est difficile de distinguer le criminel des circonstances de son acte. On comprend alors que la vie peut se montrer vraiment injuste. Maintenant que le gène de l'infidélité a été découvert, je suppose qu'on ne va plus tarder à identifier le « gène de la criminalité » ; et après, qu'est-ce qu'il faudra faire ? Ouvrir de grands centres de reconstruction génique et se débarrasser des prisons ? Ou peut-être qu'après de multiples expériences sur des souris, les scientifiques concluront qu'en injectant plus de sérotonine à l'homme et en lui retirant un peu de testostérone, il est possible de rectifier le déséquilibre chimique en cause ; et alors nous deviendrons tous plus tendres, plus doux, plus charitables...

Je pensais qu'on ne m'y reprendrait plus (ma dernière expérience de bonne Samaritaine m'avait presque convaincue que mon travail ne servait à rien), mais quand j'ai lu le dossier de cette affaire, celle-ci m'a intriguée parce qu'elle avait lieu dans ma ville natale, Jullundur. Je sais précisément à quoi ressemble la vie d'une jeune fille de province. C'est sans doute présomptueux de ma part, mais il m'a semblé que je pourrais comprendre Durga mieux que la plupart des gens. Je serais peut-être capable de l'aider à surmonter sa détresse. De nos jours, n'importe quel crime est considéré comme un « appel au secours ». Le meurtre de treize personnes doit bien faire partie de cette catégorie, me suis-je dit.

Nous avons tous nos petites faiblesses. La mienne a toujours été de mettre mon grain de sel là où d'autres trouvent

plus judicieux de ne pas le faire. Alors je n'ai pas pu résister à l'appel d'Amarjit, mon vieux copain de fac (nous avons été assez proches...), qui a toujours soutenu mon travail dans les prisons et est maintenant commissaire divisionnaire au Punjab. Il voulait que je rencontre cette jeune fille, que je lui apporte mon soutien et que j'aide la police à parvenir à une conclusion, quelle qu'elle soit, au sujet de sa santé mentale. Il se sentait également responsable d'elle, car les parents de cette fille et lui avaient été des amis proches. Maintenant, elle n'avait plus personne. Excepté une belle-sœur à Southall qui avait échappé à la mort grâce à son retour récent en Angleterre. Son mari, le frère de Durga, était mort.

Voilà pourquoi je me retrouve les yeux fixés sur une bougie à trois heures du matin dans une maison d'hôtes de la police. Mon pyjama est trempé de sueur. Je me déshabille et file sous la douche, où l'eau fraîche me soulage instantanément. J'attrape au hasard un de mes seins flasques et le palpe pour y déceler une grosseur ou une bosse. Rien. Mais je ne peux pas m'empêcher d'être inquiète. Est-ce que d'une certaine façon, on n'est pas en train d'enliser cette adolescente de quatorze ans dans un marécage de culpabilité ? A-t-elle vraiment pu tuer treize personnes ? Et en une seule nuit ? Elles ont toutes été empoisonnées, certaines tailladées avec un couteau, quelques-unes brûlées à la hâte. S'il n'avait pas plu, la maison aurait sans doute été réduite en cendres.

Et puis l'adolescente a été violée. Enfin, *vraiment* ? Je ne sais plus si ce sont mes facultés d'analyse qui se détraquent ou si mon jugement est faussé par cette psychologie de comptoir qui désigne la sexualité des adolescentes comme un crime. Le syndrome de Lolita. Ça me rappelle l'histoire désolante que j'ai lue un peu plus tôt aujourd'hui et qui m'a sans doute plus touchée que je le pensais. Si Internet a simplifié le monde, il l'a aussi rendu plus sanglant et moins sûr. Avant, chaque affaire me paraissait un cas unique mais je

sais maintenant que je pourrai toujours y trouver une autre histoire tout aussi sordide, ou au moins un événement qui pourra me fournir un soupçon d'éclaircissement. Si les gens tapotent sur leur clavier pour trouver l'âme sœur, je clique dans l'espoir de découvrir des esprits tordus et des vies torturées. Et avec un peu de chance, des informations sur ce qui les a fait dévier.

L'histoire d'aujourd'hui est celle d'une jeune fille nommée Billie Jo assassinée à Hastings, au Royaume-Uni. Son père était accusé de l'avoir tuée. L'adolescente avait été poignardée à mort alors qu'elle repeignait la porte d'entrée. Certains témoignages semblaient sous-entendre que la jeune fille, adoptée, était consciente de sa beauté et s'en servait pour manipuler son père (un instituteur) et ses professeurs. On parlait d'une liaison illicite, de l'incapacité du père à maîtriser sa colère ou sa passion, ou même du chantage que sa fille lui aurait fait subir. Finalement, il a été acquitté. De toute évidence, l'explication la plus simple n'est pas toujours la bonne.

Et il faut précisément que je me méfie de ces explications trop simples. Je passe au crible différentes possibilités, tout en étant consciente de ma fascination pour le cas de Durga. Son prénom lui-même semble tellement approprié – Durga, la déesse impétueuse aux bras multiples, dont l'attraction pour le sang et le désordre relève du théâtre mythologique dans toute sa splendeur. Pourtant, la Durga que je suis venue interroger dans la prison surpeuplée de Jullundur m'a semblé terriblement peu sûre d'elle et plutôt inepte. Notre première entrevue a eu lieu hier et j'en suis ressortie complètement déboussolée.

Il y a manifestement un gouffre entre nous. À vingt ans, je suis partie de Jullundur en laissant derrière moi une ville punjabi poussiéreuse et construite pêle-mêle, semblable à une grosse bourgade ambitieuse. J'ai enfreint toutes les